

Zeitschrift:	Mitteilungen aus dem Gebiete der Lebensmitteluntersuchung und Hygiene = Travaux de chimie alimentaire et d'hygiène
Herausgeber:	Bundesamt für Gesundheit
Band:	12 (1921)
Heft:	3-4
Rubrik:	Gerichtliche und administrative Entscheide und Gutachten betreffend Lebensmittel und Gebrauchsgegenstände

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gerichtliche und administrative Entscheide und Gutachten betreffend Lebensmittel und Gebrauchsgegenstände.

Jugement du Tribunal fédéral du 7 juillet 1919.

Applicabilité des dispositions du Manuel Suisse des denrées alimentaires.

La maison X. fabrique et vend au prix de 5 centimes des cubes «pour une tasse de bouillon». Il a été constaté par l'analyse que ces cubes contiennent 75% de sel et une infime quantité d'extrait de viande — alors qu'en d'après le manuel suisse des denrées alimentaires la teneur en sel ne doit pas dépasser 65% et celle en extrait de viande ne doit pas être inférieure à 19% — et que la dissolution d'un cube dans 2 décilitres d'eau chaude donne un liquide qui ne présente pas les caractères d'un bouillon de viande. A raison de ce fait et sur la base d'un rapport de majorité de deux chimistes cantonaux le représentant de la maison X. a été condamné par le tribunal de police de Neuchâtel à une amende de 200 francs. Le troisième expert avait déposé un rapport de minorité concluant à l'acquittement par le motif que la loi et l'ordonnance ne contiennent pas de prescriptions au sujet de la composition du bouillon et qu'on ne peut se baser à cet égard sur le Manuel qui a été rédigé par la société des chimistes-analystes sans la coopération des intéressés, soit des fabricants et des négociants. Le condamné a recouru en cassation en concluant à l'annulation de la condamnation prononcé en violation du principe nulla poena sine lege.

Statuant sur ces faits et considérant en droit:

On peut laisser ouverte la question de savoir si l'article 37 de la loi fédérale sur les denrées alimentaires est applicable en l'espèce, c'est-à-dire si le recourant pourrait être condamné pour avoir mis en vente un produit «dont la valeur spécifique est altérée». Même si cette question devait être résolue négativement parce que la «valeur spécifique» du bouillon n'est déterminée ni par la loi ni par l'ordonnance, il n'en resterait pas moins que le recourant a contrevenu à l'article 3 de l'ordonnance du 8 mai 1914 qui interdit de mettre des denrées alimentaires dans le commerce sous des dénominations de nature à tromper l'acheteur. Cette disposition a une portée toute générale et son application ne saurait être restreinte aux denrées à l'égard desquelles l'ordonnance renferme des prescriptions spéciales. Pour se rendre compte si tel produit correspond à la désignation sous laquelle il est vendu, on devra, bien entendu, procéder à des opérations d'analyse et d'expérimentation et le manuel suisse des denrées alimentaires est justement destiné, aux termes de l'arrêté du Conseil fédéral du 25 juillet 1917, à faciliter la tâche des laboratoires

officiels en leur fournissant des méthodes de recherches et des normes d'appréciation. C'est donc à tort que, reproduisant l'argumentation de l'expert qui a fait minorité, le recour reproche aux deux autres experts et à l'instance cantonale d'avoir utilisé des données du Manuel: en ce faisant, ils ont employé un moyen auxiliaire d'investigation qui ne se substitue pas à la loi et à l'ordonnance, mais sert simplement à la constatation des contraventions que celle-ci réprime. Or les experts ont posé en fait, non seulement que les cubes de bouillon en question sont bien loin de contenir la proportion d'extrait de viande que, d'après le Manuel, un concentré de bouillon doit normalement renfermer, mais encore que le liquide obtenu par la dissolution d'un cube dans deux décilitres d'eau chaude ne présente pas les caractères d'un bouillon de viande. Ces constatations d'ordre technique ne sont contestées ni par l'expert qui a fait minorité pour des motifs juridiques réfutés ci-dessus, ni par le recourant lui-même. Dans ces conditions on est fondé à admettre qu'en vendant comme propre à fournir «une tasse de bouillon» un produit qui n'a pas cette propriété, le recourant a fait usage d'une dénomination de nature à tromper l'acheteur et qu'il a donc contrevenu à l'art. 3 de l'ordonnance du 8 mai 1914.

Pour ces motifs, la Cour de Cassation prononce: le recours est écarté.

* * *

Kassationshof des Schweiz. Bundesgerichts.

Urteil vom 21. Oktober 1920.

Minimalanforderungen an Milch (Art. 15 L. V.), Bedeutung der Vorschriften betreffend Probenentnahme.

Am 13. März 1918 entnahmen die Aufsichtsbeamten der Lebensmittelkontrolle auf eine Denunziation hin beim Kassationskläger G. von der Kundenmilch, die er von der Sammelstelle W. nach M. führte, 7 Proben. Sie verpackten die Fläschchen in einen Korb, den sie mit einem Malschloss verschlossen und in einem Privathause einstellten, während sie sich zur Sammelstelle nach W. begaben. Dort fanden sie in Anwesenheit der Frau G. ein etwa 4 Liter fassendes Milchkännchen, das, nach ihrer oberflächlichen Degustationsprobe zu urteilen, mit frischem Rahm gefüllt war. Sie kehrten dann in das Privathaus, wo der Korb mit den Milchproben eingestellt war, zurück und versiegelten den Korb. Da die Milchproben vom 13. März einen durchschnittlichen Fettgehalt von nur 3% aufwiesen, wurden am 14. und 15. März auch Proben in W. von der an die Sammelstelle eingelieferten Milch erhoben und zwar am 14. März 32 Abendmilchproben und am 15. März 37 Morgenmilchproben. Diese Milch enthielt durchschnittlich 3,7% Fett, also 0,7% mehr als die am 13. März entnommenen Proben der Kundenmilch. Das kantonale Labora-

torium führte diesen Unterschied auf Entrahmung zurück. Gestützt hierauf wurde G. wegen fahrlässigen Inverkehrbringens von entrahmter Milch erinstanzlich zu Fr. 50.— Busse verurteilt. Das Obergericht hat dieses Urteil bestätigt, wogegen der Verurteilte die Kassationsbeschwerde an das Bundesgericht erklärte mit dem Antrag, das Urteil sei aufzuheben.

Der Kassationshof zieht in Erwägung:

1. Der Kassationskläger beruft sich zunächst darauf, seine Verurteilung sei schon deshalb brenrechtswidrig, weil die angeblich entrahmte Milch immer noch 3% Fett enthalten und somit den in Artikel 15 der Lebensmittelverordnung verlangten Mindestanforderungen entsprochen habe. Dieser Artikel stellt jedoch nur unter der Voraussetzung, dass die Stallprobe nicht durchgeführt werden kann, die Vermutung auf, bei einem Fettgehalt von 3% habe eine Entrahmung nicht stattgefunden. Jene Voraussetzung trifft im vorliegenden Falle nicht zu. Die Stallprobe, das heißt die (an deren Stelle getretene) Untersuchung der Milch einzelner Lieferanten hat hier stattgefunden, und sie hat ergeben, dass die vom Kassationskläger in den Verkehr gebrachte Milch trotz des Minimalfettgehaltes von durchschnittlich 3% weniger gehaltvoll gewesen ist, als wie er sie von seinen Lieferanten erhalten hat. Artikel 6 der Lebensmittelverordnung, nach welchem die Milch in unverändertem Gehalte in den Verkehr gebracht werden muss, ist somit verletzt, obwohl die verführte Milch noch ein gewisses Minimum von Fettgehalt aufgewiesen hat.

2. Ob nun im vorliegenden Fall eine Entrahmung stattgefunden hat, ist eine Tatfrage, die die Vorinstanz endgültig entscheidet. Der Kassationskläger beruft sich aber darauf, dass die Vorinstanz gerade bei dieser tatsächlichen Feststellung Bundesrecht verletzt habe, und insoweit ist auch diese tatsächliche Feststellung zu überprüfen. In erster Linie bemängelt der Kassationskläger die Probenentnahme vom 13. März. Sofern sich die Bemängelung darauf bezieht, dass nicht Doppelproben entnommen worden sind, ist sie schon deshalb ungerechtfertigt, weil der Kassationskläger nach Aussage eines Kontrollbeamten auf die Doppelprobe verzichtet hat. Sodann sieht Artikel 4, Absatz 2 des Reglements vom 29. Januar 1909 von der Verpflichtung, Doppelproben zu entnehmen, ab, wenn die Natur des zu untersuchenden Gegenstandes eine längere Aufbewahrung der Probe ohne wesentliche Veränderung derselben, wie z. B. bei Milch, nicht zulässt. Dagegen liegt eine Verletzung der Artikel 12, 13, 14 und 19 des Reglements vor, indem die Versiegelung oder Plombierung nicht sofort erfolgt ist. Diese Vorschriften sind zum Schutze des Angeschuldigten aufgestellt und sollen dafür Gewähr schaffen, dass eine entnommene Probe bis zur Untersuchung nicht verändert werden kann. Die Missachtung der Bestimmung führt aber, wie der Kassationshof in Sachen Beck gegen die thurgauische Staatsanwaltschaft vom 30. Septem-

ber 1918 (amtliche Sammlung 44 I Nr. 30) erkannt hat, zur Aufhebung einer Verurteilung nur dann, wenn über die Identität der Probe Zweifel entstehen. Nun ist es ja nicht absolut ausgeschlossen, dass während der Stunde, wo die Milchproben vor der Versiegelung im Privathause eingestellt waren, eine Veränderung derselben hat vorgenommen werden können; es hätte das Malschloss aufgebrochen und an die Stelle der erhobenen Milchproben geringere Milch, die man sich unterdessen beschafft haben würde, in die Flaschen eingefüllt werden können. Ein solches Vorgehen ist aber so unwahrscheinlich, dass ein ernsthafter Zweifel an der Identität der Proben nicht aufkommen kann. Die Nichtbeachtung des Reglements bildet somit im vorliegenden Falle keinen Kassationsgrund, umsoweniger, als der Kassationskläger und seine Ehefrau durch ihr Verhalten die Ausserachtlassung der Vorschriften veranlasst haben.

Was die Probenentnahme vom 14. und 15. März betrifft, so wird sie mit der Begründung angefochten, die Lieferanten hätten von der Untersuchung Kenntnis erhalten müssen und deshalb dafür sorgen können, dass ihre Milch am 14. und 15. März unverfälscht abgeliefert wurde. Diese Probenentnahmen verstossen jedoch an sich nicht gegen das Reglement, und entgegen der Auffassung des Kassationsklägers, die Untersuchung in der Sammelstelle hätte später und unversehens erfolgen sollen, war es im Gegenteil nötig, dass die Probenentnahme sofort erfolgte, wenn die Fälschung der Milch des Kassationsklägers und nicht die der Lieferanten festgestellt werden sollte. Nun bestand wegen des Milchkännchens, das mit Rahm gefüllt zu sein schien, Verdacht gegen den Kassationskläger und nicht gegen andere. Wenn dieser seinerseits Verdacht gegen seine Lieferanten hatte, wäre es seine Sache gewesen, deren Milch untersuchen zu lassen. Er behauptet in der Beschwerdeschrift, er habe sich deshalb einmal an den Polizeiposten Stein gewendet, ohne dass seiner Anzeige Folge gegeben worden sei. Das ist aber eine neue Behauptung, die vor den Vorinstanzen nach deren Protokollen nicht geltend gemacht worden ist, und sie kann daher vor Bundesgericht nicht mehr gehört werden. Sie scheint übrigens nicht glaubhaft, da sich der Kassationskläger, wenn seine Darstellung richtig wäre, an die Oberbehörden hätte wenden können. Es ist auch äusserst unwahrscheinlich, dass die 32 oder 37 Lieferanten, deren Milch in der Sammelstelle untersucht worden ist, von der bevorstehenden Probenentnahme wussten und nur deswegen unverfälschte Milch in die Hütte geführt haben.

Wenn also die Vorinstanz angenommen hat, die Milch, wie sie die Produzenten am 13. geliefert hatten, sei nicht wesentlich verschieden von der am 14. und 15. März gelieferten, so ist das eine tatsächliche Feststellung, die nicht gegen Bundesgesetz verstösst.

Die Kassationsbeschwerde wird abgewiesen.

Kassationshof des Schweiz. Bundesgerichts.

Urteil vom 22. März 1921.

Die Bezeichnung «Typ» im Weinhandel.

Laut Faktur vom 19. Januar 1920 verkaufte der Weinhändler A. dem Wirt B. 212 Liter Rotwein «Typ Burgunder». Dieser Wein, der weder in Burgund gewachsen, noch von Burgunderreben stammte, noch mit Burgunder verschnitten war, wurde von B. als «Burgunder» seinen Gästen verkauft. Wegen Verletzung der Artikel 3 und 173 der Lebensmittelverordnung gleichzeitig mit B. in Untersuchung gezogen, erklärte der Beschwerdebeklagte A., er gebrauche die Bezeichnung «Typ Burgunder» zur Unterscheidung von hellem und dunklem Rotwein. Eine Täuschungsabsicht habe er nicht gehabt, eine Uebertretung der Bestimmungen der Lebensmittelverordnung liege daher nicht vor.

Mit Urteil vom 22. Juni 1920 hat das zürcherische Obergericht den Beschwerdebeklagten im Gegensatz zur ersten Instanz, die ihn (wie auch B.) der Uebertretung der genannten Bestimmungen schuldig erklärt hatte, freigesprochen, weil die Bezeichnung «Typ Burgunder» auf der Faktur kaum bei einem Laien, sicher aber nicht bei einem Wirt wie B. eine Täuschung über den wahren Ursprung des Weines habe hervorrufen können.

Gegen dieses Urteil hat das eidgenössische Justiz- und Polizeidepartement beim Bundesgericht Kassationsbeschwerde eingelegt mit dem Antrag, den Freispruch aufzuheben und die Sache zu neuer Beratung an die Vorinstanz zurückzuweisen. In der Begründung wird ausgeführt, Bezeichnungen von der Art der hier streitigen seien nach Artikel 3 und 173 ff der Lebensmittelverordnung unzulässig. Nach diesen Bestimmungen sei erlaubt; die Bezeichnung eines Weines als Rotwein oder Weisswein, die Angabe einer Ursprungsbezeichnung durch Nennung der Produktionsgegend, des Produktionsortes, der Lage, der Traubensorte, eventuell wenn Verschnitt vorliege, die Bezeichnung nach dem Produktionsort der vorwiegenden Weinsorte mit der Beifügung «Verschnitt». Eine Ursprungsbezeichnung als Qualitätsbezeichnung für einen Wein einer andern Produktionsgegend zu verwenden, wie das der Beschwerdegegner getan habe, sei dagegen, weil zur Täuschung des Verkehrs geeignet, verboten. Dabei könne nicht massgebend sein, ob im einzelnen Falle eine Täuschung eingetreten sei oder nicht; es genüge, dass vom Standpunkte des allgemeinen Verkehrs aus die Gefahr einer Täuschung bestehe. Eventuell, wenn man Bezeichnungen der vom Beschwerdegegner gewählten Art als Qualitätsbezeichnungen grundsätzlich zulassen wollte, müsste A. im vorliegenden Falle dennoch bestraft werden, weil der Wein abgesehen von der Farbe keinerlei Burgundermerkmale aufweise.

Der Beschwerdebeklagte beantragt Abweisung der Beschwerde. Er habe mit der Bezeichnung «Typ Burgunder» nur einen Hinweis geben wollen, ob heller oder dunkler, leichter oder kräftigerer Wein geliefert werde; eine Täuschungsabsicht habe ihm ferngelegen. Der gelieferte Wein sei nicht gewöhnlicher Rotwein, sondern guter Montagner gewesen.

Der Kassationshof zieht in Erwägung:

1. Nach Artikel 3 der Lebensmittelverordnung dürfen Lebensmittel nicht «unter einer zur Täuschung geeigneten Bezeichnung in den Verkehr gebracht werden». Ueber die Verwendung von Ursprungsbezeichnungen bei Weinen bestimmt Artikel 173 der gleichen Verordnung: «Wenn im Verkehr mit Wein Bezeichnungen betreffend Ursprung (Produktionsgegend, Produktionsort, Lage, Traubensorte usw.) verwendet werden, müssen sie wahrheitsgetreu sein und jede Täuschung ausschliessen».

Nun ist dem Beschwerdegegner zunächst darin zuzustimmen, dass die Bezeichnung seines Weines mit «Typ Burgunder» an sich nicht wahrheitswidrig ist. Die Beifügung des Wortes Typ zeigte zweifelsohne, dass der verkaufté Wein nicht eigentlicher Burgunder war. Allein mit Recht macht die Kassationsbeschwerde geltend, sowohl nach Artikel 3 als nach Artikel 173 der Lebensmittelverordnung sei auch eine wahrheitsgetreue Bezeichnung unzulässig, wenn sie nicht jede Möglichkeit einer Täuschung des Verkehrs ausschliesse. Massgebend ist danach entgegen der Ansicht der Vorinstanz auch nicht, ob im konkreten Fall eine Täuschung eingetreten, sondern vielmehr die allgemeine Eignung der gewählten Bezeichnung, solche Täuschungen herbeizuführen, das heisst beim grossen Publikum irrite Vorstellungen über die Art des Verkaufsobjektes hervorzurufen.

2. Frägt es sich daher, wie beim Publikum eine Benennung, wie die streitige, aufgefasst werden kann, so ist zunächst darauf hinzuweisen, dass nach dem allgemeinen Sprachgebrauch die Beifügung «Typ» als ein Verweis darauf gilt, dass der betreffende Gegenstand die wesentlichen, das heisst typischen Eigenschaften eines andern hat, ohne aber von gleicher Art zu sein wie dieser. Dementsprechend wird auch im Verkehr eine Bezeichnung «Typ Burgunder» ähnlich wie z. B. eine Bezeichnung «Bier nach Pilsener Art» dahin aufgefasst werden, es handle sich zwar nicht um Burgunder, wohl aber um einen Wein, der die wesentlichen Eigenschaften dieser Sorte aufweise. Hierin liegt nun zweifellos eine Täuschungsmöglichkeit.

Der Wein ist nicht so sehr Fabrikat als vielmehr in erster Linie Naturprodukt. Seine wesentlichen Eigenschaften ergeben sich nicht aus der Art der Herstellung, sondern aus der Lage und der Gegend, in der er gewachsen ist, aus den Trauben, von denen er stammt. Wein, der nicht in Burgund und auch nicht wenigstens an Burgunderreben gewachsen ist, wird daher nie die wesentlichen Eigenschaften eines Burgunders haben.

Aber auch für den, der diese Verhältnisse berücksichtigt, ist eine Täuschung nicht ausgeschlossen. Kann er nicht annehmen, dass ein fremder Wein die Eigenschaften des Burgunders aufweise, so wird er die Tatsache, dass der Wein mit der Bezeichnung Burgunder versehen wird, nicht anders erklären können, als dass der Wein irgendwie mit dem Produktionsgebiet Burgund zusammenhange, sei es, dass der Wein mit Burgunder verschnitten, sei es, dass er von Burgunderreben stamme. Dass im ersten Falle das Gesetz die Bezeichnung als Verschnittwein verlangt, kann nicht als allgemein bekannt vorausgesetzt werden. Auch hier würde daher die Bezeichnung eine Irreführung bedeuten; denn zugestandenermassen werden die streitigen Beifügungen für Weine verwendet, die mit der angegebenen Produktionsgegend nichts zu tun haben.

Dass Bezeichnungen nach Art der im vorliegenden Falle inkriminierten sowohl Artikel 173 als Artikel 3 der Lebensmittelverordnung verletzen, geht aber mit aller Deutlichkeit daraus hervor, dass der Beschwerdegegner weder im kantonalen Strafprozess noch im Kassationsverfahren in der Lage war, anzugeben, was eigentlich die Verbindung der Ursprungsbezeichnung mit dem Worte Typ bedeute. Dass damit nur die Farbe des Weines beschrieben werden solle, ist ohne weiteres ausgeschlossen, wird doch der Wein nicht in erster Linie nach der Farbe gekauft. Es bleibt daher nur die Annahme, die Angabe eines andern als des dem verkauften Weine entsprechenden Ursprungslandes sei gewählt worden, weil diese Bezeichnung vermöge des guten Rufes des Burgunderweines den Absatz erleichterte, wogegen die Angabe des wirklichen Produktionsortes, oder die blosse Bezeichnung als Rotwein diesen Zwecken nicht gedient hätte. Ein solches Geschäftsgeahren aber, das übrigens auch vom Berufsverband der Schweizerischen Weinhändler als nicht reell abgelehnt wurde, will der Gesetzgeber ausschliessen.

Die Freisprechung des Beschwerdegegners verletzt daher in der Tat sowohl Artikel 173 als 3 der Lebensmittelverordnung.

Die Kassationsbeschwerde wird gutgeheissen.

* * *

Cour de Cassation du Tribunal Fédéral.

Séance du 22 mars 1921.

Négligence coupable.

Le 10 juin 1918, A. a acheté de B. 460 bouteilles «Ale Shot Whisky, The Best and the Finest Whisky», à fr. 11.50 la bouteille. La marchandise était indiquée sur facture de «provenance anglaise» et soumise aux conditions de la SSS. Cinque jours après, A. a revendu à la maison C. à Genève 51 bouteilles de ce whisky, aux mêmes conditions, mais au

prix de 13 francs la bouteille. Sur dénonciation de cette dernière maison, il fut constaté que le whisky était artificiel, soit contrefait. «Tant au point de vue chimique qu'au point de vue dégustatif», dit le rapport d'analyse, «cette eau-de-vie ne présente pas les caractères d'un whisky authentique». Prévenu d'avoir mis dans le commerce du whisky artificiel, sous fausse dénomination, ce qui constitue contravention aux articles 232 et suivants de l'ordonnance fédérale du 8 mai 1914 et 37, 42 et suivants de la loi fédérale du 8 décembre 1905 sur le commerce des denrées alimentaires, A. a été condamné par le Tribunal de Police de Genève à une amende de 200 francs. Par arrêt du 9 octobre 1920, la deuxième section de la Cour de Justice de Genève a réformé ce jugement, en libérant A. des fins de la poursuite. La Cour considère que l'élément subjectif du délit (dol ou négligence) n'est pas réalisé en l'espèce, le whisky ayant été acheté d'une maison de commerce vendant ordinairement ce produit et la facture indiquant que la marchandise était de provenance anglaise.

Le Département fédéral de Justice et Police s'est pourvu en temps utile en cassation au Tribunal fédéral contre cet arrêt. Dans son mémoire du 6 novembre 1920, le Ministère public de la Confédération conclut à ce qu'il plaise à la Cour de cassation pénale:

Annuler l'arrêt du 9 octobre 1920 et renvoyer l'affaire à l'instance cantonale pour qu'elle statue à nouveau.

Le recourant relève en outre que la Cour de Justice a omis de statuer sur la confiscation du whisky (art. 44 loi féd. de 1905).

Les conclusions se fondent d'une manière générale sur le fait que l'arrêt attaqué repose sur une interprétation erronée de la notion de négligence.

Considérant en droit:

1. Il est constant que l'intimé a vendu aux plaignants C., sous la dénomination de whisky, 51 bouteilles d'une boisson qui n'était pas du whisky authentique, mais une eau-de-vie artificielle que les commerçants ont l'obligation de vendre comme telle (art. 232 ord. féd. du 8 mai 1914). Objectivement, il y a donc eu contravention à l'art. 37 loi féd. de 1905 et aux dispositions citées plus haut de l'ordonnance.

Au point de vue subjectif, les deux instances cantonales ont écarté l'intention dolosive et le recourant ne s'élève pas contre cette manière de voir. La seule question à résoudre est, dès lors, celle de savoir si l'intimé a commis une négligence au sens de l'article 37 alinéa 3 de la loi fédérale, soit une faute au sens de l'art. 12 c. p. féd., applicable en l'espèce à teneur de l'art. 42 loi féd. de 1905.

En effet égard, on doit admettre que, pour que la loi spéciale puisse atteindre son but qui est de protéger le consommateur, le négociant en

gros qui achète une certaine quantité de marchandises soumises à des déclarations spéciales suivant les qualités qu'elles possèdent, assume une responsabilité s'il ne vérifie pas la qualité de ces marchandises avant de les mettre en vente. On ne saurait se rallier au point de vue de la Cour de Justice, d'après lequel, pour supprimer l'obligation de contrôler la marchandise, et partant la faute en cas d'omission de ce contrôle, il suffirait que la marchandise fût achetée chez un négociant «vendant des choses semblables», soit en l'espèce d'un dépositaire de plusieurs maisons de vins et liqueurs. Cette interprétation va à fin contraire du but poursuivi par la loi. La doctrine actuelle, qui a trouvé son expression à l'article 16 du projet de code pénal fédéral de 1918, admet la culpabilité par négligence lorsque l'auteur de l'acte, par une imprévoyance coupable, agit sans se rendre compte des conséquences de son acte, l'imprévoyance étant coupable quand l'auteur de l'acte n'a pas usé des précautions commandées par les circonstances et par sa situation personnelle.

Or, la mention de «provenance anglaise» sur la facture, même avec les conditions SSS., n'est pas à elle seule une garantie de cette provenance, si elle n'est pas corroborée par d'autres signes plus concluants, tels que cachets, étiquettes*, marque de divers genres, qui servent à établir l'authenticité du produit — ce qui est la règle pour les liqueurs fines. Si, par exemple, les bouteilles de whisky vendues par A. avaient porté la marque «Whisky John Dewar's» dont cette maison est disopositaire, ou si la marchandise avait, tout au moins, porté le signe distinctif d'une maison connue comme fabricant du whisky authentique, la présomption de l'authenticité de la marchandise pourrait être admise et, dans ce cas, mais dans ce cas seulement, le commerçant pourrait se dispenser de contrôler la qualité du produit en décachetant l'une ou l'autre des bouteilles. On peut même se demander si, s'agissant d'un achat aussi important que celui de 460 bouteilles de whisky, l'acheteur ne devrait pas, dans la règle et en tout état de cause, pour sa gouverne et celle de ces clients, s'assurer, de la réalité du produit, en vérifiant sinon le contenu d'une bouteille, du moins celui d'un flacon livré par le vendeur à titre d'échantillon-type.

En l'espèce, A. n'a rien fait pour se rendre compte de la qualité de la marchandise. La mention de «provenance anglaise» ajoutée comme après coup sur la facture et l'indication de «The best and finest Whisky» figurant sur les étiquettes, ne devait pas suffire à une maison comme celle de l'intimé. Une vérification eût été d'autant plus justifiée que, d'après les constatations de l'instance cantonale, le whisky anglais se trouvait difficilement en Suisse à cette époque (juin 1918) et coûtait alors de 13 à 18 francs la bouteille. Cette rareté de la marchandise et le prix de francs 11.50 auraient dû mettre A. sur ses gardes et l'engager tout au moins à déguster la liqueur avant de vendre ce lot important de bouteilles. On ne saurait, à la vérité, lui reprocher de n'avoir pas fait ana-

lyser le produit, mais l'omission de la dégustation constitue certainement une faute. Or, il résulte de l'analyse qu'au «point de vue dégustatif», le au-de-vie en question ne présente pas les caractères d'un whisky authentique. Il aurait donc suffit à l'intimé de déguster le prétendu whisky, pour constater qu'il était artificiel et qu'il devait être désigné comme tel. Dans ces conditions, on doit admettre qu'en ne prenant aucune précaution pour s'assurer de la qualité de la marchandise qu'il mettait dans le commerce, A. s'est rendu coupable d'une négligence et que son acte tombe sous le coup de l'art. 37 al. 3 de la loi fédérale de 1905, combiné avec les art. 234 et suivants de l'ordonnance de 1914, ce qui entraîne l'annulation de l'arrêt attaqué.

2. Le renvoi de la cause à la Cour de Justice lui permettra, si elle le juge nécessaire, de combler la lacune signalée par le recourant au sujet de la confiscation de la marchandise (Art. 44 loi fédérale).

Le recours est admis.